

LE TEMPS

HISTOIRE ABONNÉ

Visé dans la polémique sur la collection Bührle, un historien vaudois nous donne sa version

Le Kunsthaus de Zurich expose la collection d'Emil Bührle. Auteur d'une étude sur cette figure des liens ambigus avec l'Allemagne nazie, l'historien vaudois Matthieu Leimgruber est pris à partie. Il livre sa version au «Temps»



Frédéric Keller
Publié vendredi 22 octobre 2021 à 10:24
Modifié vendredi 22 octobre 2021 à 14:28

Le Kunsthaus de Zurich abrite depuis octobre la collection d'Emil Bührle. KEYSTONE/Walter Bieri — © keystone-sda.ch

Début octobre, le Kunsthaus de Zurich inaugurerait sa nouvelle annexe réalisée par l'architecte britannique David Chipperfield, ce qui en fait désormais le «plus grand musée d'art» de Suisse. Ce nouveau bâtiment accueille surtout la collection la plus sulfureuse du pays: les œuvres réunies par l'entrepreneur et marchand d'armes Emil Bührle (1890-1956), figure emblématique des liens ambigus de la Suisse avec l'Allemagne nazie.

La présentation de cette collection prestigieuse (elle rassemble des chefs-d'œuvre de l'impressionnisme) suscite l'attention de la presse internationale. Mais c'est pour mieux rappeler le soupçon qui pèse toujours sur l'acquisition de certains de ces tableaux à des juifs alors persécutés. La polémique s'est nourrie de la

publication, dans le même temps, d'un livre de l'historien et journaliste Erich Keller intitulé *Das kontaminierte Museum*. L'auteur questionne l'origine de certains tableaux et déplore le manque de contextualisation historique de la collection ainsi que l'oubli des victimes.

A lire dans nos archives: [Bührle, un nom qui sent la poudre](#)

et [Zurich veut oublier les ombres du passé de la collection Bührle](#)

Le Kunsthau, la ville et le canton de Zurich pensaient pourtant avoir fait leur devoir de mémoire en commanditant une étude à une équipe d'historiens pour faire la lumière sur le collectionneur. Intitulé «Affaires de guerre, capital et Kunsthau», ce rapport de 234 pages a été publié en novembre dernier. Non sans quelques remous. En janvier 2020, le même Erich Keller avait en effet claqué la porte du groupe de recherche en raison d'un conflit de travail pour ensuite accuser le rapport d'enjoliver le parcours d'Emil Bührle, notamment en minimisant son antisémitisme. L'historien Matthieu Leimgruber, professeur d'histoire à l'Université de Zurich, avait alors défendu seul ce rapport. Il répond aux questions du *Temps*.

Le Temps: Le Kunsthau est-il «contaminé» par des œuvres mal acquises?

Matthieu Leimgruber: Le livre de Keller dénonce les arrangements entre la Société des beaux-arts (association privée gérant le Kunsthau), la ville de Zurich et la Fondation Bührle afin de faire de cette collection controversée le clou du nouveau Kunsthau. Mais cette conjonction d'intérêts n'a rien de nouveau. Les élites zurichoises ont dès le départ coproduit Bührle et sa collection.

Que voulez-vous dire par coproduction?

Le rapport «Affaires de guerre, capital et Kunsthau» analyse de manière critique les liens étroits tissés dès 1940 entre l'entrepreneur et riche collectionneur Bührle, les milieux financiers, pro-allemands, qui dominaient la Société des beaux-arts et la municipalité de gauche qui régnait alors à Zurich. Bührle était vu comme l'homme providentiel, qui allait permettre à Zurich de concurrencer Bâle sur le plan muséal et culturel. Ces réseaux perdurent jusqu'à ce jour.



Une salle est consacrée aux conditions d'acquisition de la collection Bührle, où il y avait affluence, le jour de l'ouverture.
— Catherine Frammery

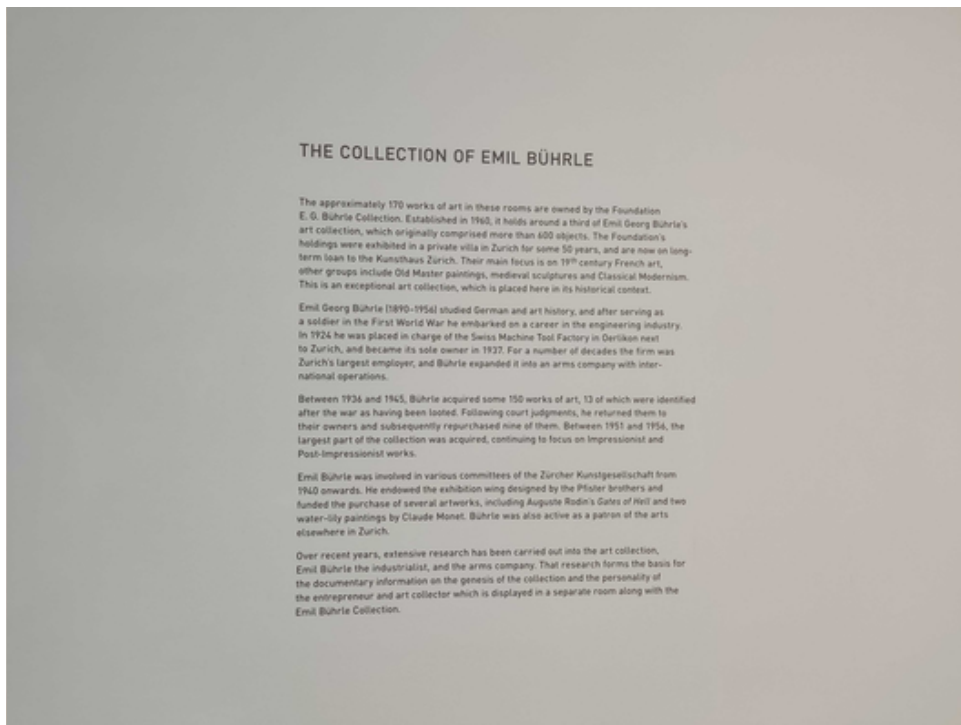
Bührle n'a donc pas agi seul?

Bührle est emblématique de la duplicité de la Suisse. Les élites de l'époque étaient au courant de ses exportations d'armes vers l'Allemagne nazie et des conditions «frauduleuses» – comme le disait en 1944 la *NZZ* – qui régnaient sur le marché de l'art durant la guerre. Politiciens, banquiers, marchands d'art et même certains syndicalistes ont collaboré avec Bührle. Aujourd'hui, comme en 1945, cette figure sulfureuse est un bouc émissaire pratique: sa diabolisation contribue à invisibiliser des compromissions plus profondes.

Cette histoire ne s'arrête pas en 1945.

La figure de Bührle est aussi emblématique de la réorientation rapide de la Suisse dans la guerre froide naissante. En 1946, l'industriel d'Oerlikon figurait encore sur les listes noires des Alliés. Dès 1947, on retrouve Bührle dans des galas mondains à Chicago ou à Los Angeles. Les Américains achèteront des cargaisons

entières de ses roquettes air-sol au début de la guerre de Corée. Cette reconversion atlantique ouvre également à Bührle les portes des galeries de New York et de Londres, les nouveaux centres de gravité du marché de l'art d'après-guerre.



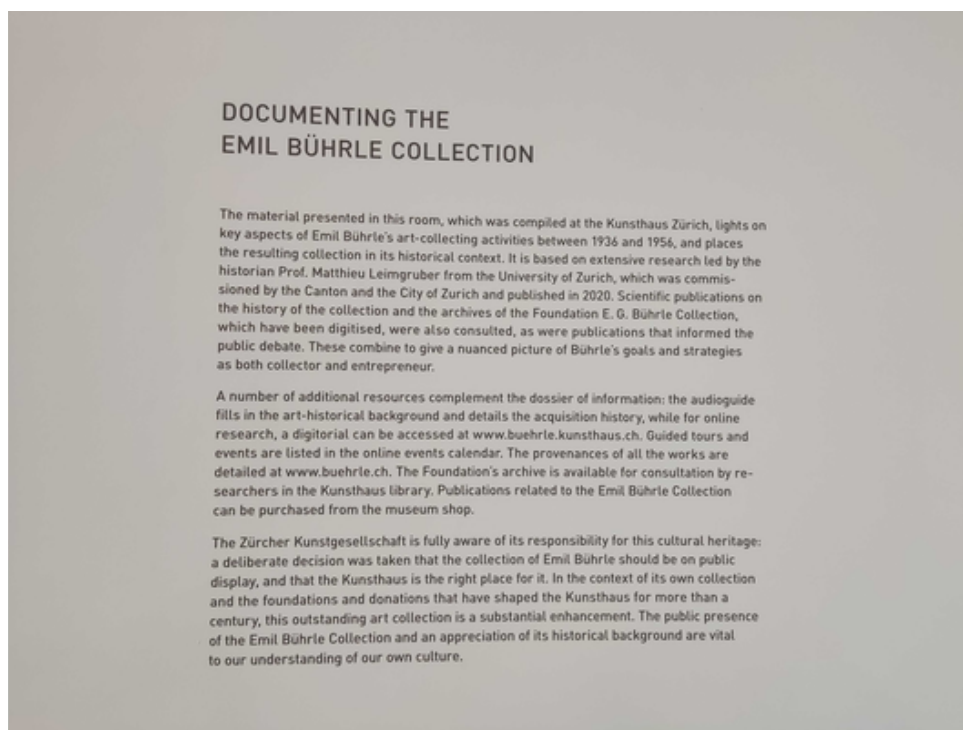
Un des cartels contextualisant l'acquisition de la collection Bührle.
— Catherine Frammery

La critique d'Erich Keller est donc justifiée...

Le problème, c'est que son manifeste politique est aussi un règlement de comptes contre «Affaires de guerre, capital et Kunsthaus». Pour faire simple, Keller voulait être reconnu comme l'unique auteur de ce rapport, alors que je défendais une signature collective. Il ne l'a pas accepté et a tenté de délégitimer le rapport. Au final, des experts externes ont réaffirmé l'intégrité et la qualité de ce dernier. Mais comme ancien journaliste, Keller a ses réseaux et on ne lit plus que sa version dans la presse zurichoise.

Vous décrivez des querelles zuricho-zurichoises. Votre statut d'outsider, en tant que Romand, vous a-t-il aidé ou nui?

Durant le processus de recherche, mon statut «d'immigré intellectuel» m'a permis de garder une distance salutaire avec les différents fronts en présence. Dans la tempête médiatique actuelle, j'ai par contre le sentiment d'être blacklisté par les médias locaux.



Un autre cartel dans la salle Bührle.
— Catherine Frammerly

Qu'en est-il des œuvres exposées, y a-t-il des tableaux problématiques au vu des conditions de leur achat?

Sur les quelque 100 œuvres achetées par Bührle durant la guerre, 13 ont été considérées comme spoliées et ont été restituées à leurs propriétaires juifs après la guerre. Plusieurs familles de victimes de la Shoah tentent encore aujourd'hui d'obtenir la restitution d'œuvres achetées par Bührle, en arguant notamment que ces tableaux ont dû être cédés à bas prix dans des conditions difficiles. L'issue de ces procédures demeure incertaine. Erich Keller dénonce également la recherche de provenance effectuée par la Fondation Bührle. Le paradoxe, c'est que la collection Bührle est depuis des décennies dans le collimateur de la critique tout en étant une des plus documentées de Suisse. Les travaux effectués par la Fondation Bührle suscitent toujours des interrogations, voire sont carrément soupçonnés de partialité. Les archives de la Fondation sont désormais consultables au Kunsthau, ce qui devrait permettre un regard critique sur les sources et les résultats de cette recherche de provenance.

Devrait-on indiquer sous les œuvres exposées l'histoire de propriétaires qui avaient vendu leurs tableaux sous pression?

Il est évident que ces destins tragiques devraient faire partie, sous une forme adéquate, de la présentation de ces tableaux au Kunsthau.

Pour aller plus loin: [«Et c'est arrivé comment dans ce musée?»: quand la transparence gagne les collections](#)

Quel était le but de votre rapport?

Nous devons produire une synthèse des connaissances sur le parcours d'Emil Bührle et les conditions de constitution de sa collection, qui comptait plus de 600 œuvres à sa mort. Le rapport retrace tout d'abord l'évolution de son entreprise avant, pendant et après la guerre. L'ascension et la «surface sociale» de Bührle, notamment au travers des liens évoqués au début de cet entretien, constituent le deuxième point fort de l'étude. Nous explorons enfin les structures des marchés de l'art dans lesquels évoluait Bührle, en posant la question: qui profite de qui? En deux mots, si Bührle était un acheteur d'art peu regardant, de nombreux intermédiaires ont également profité de sa prodigieuse campagne d'achats.

Dans l'exposition, les éléments de contexte historique sont pourtant limités. A quoi a servi votre rapport?

Le catalogue de la Fondation Bührle se contente de mentionner le rapport en passant, et l'intensité de la polémique actuelle confirme que le Kunsthau devrait se montrer plus courageux en présentant sur ses murs la personnalité de Bührle. «Affaires de guerre, capital et Kunsthau» offre néanmoins une base solide pour toute personne désireuse de se confronter à la trajectoire d'Emil Bührle et, plus largement, de la Suisse durant ces années sombres du XXe siècle.

L'historien

Matthieu Leimgruber est professeur d'histoire sociale et économique à l'Université de Zurich où il a remplacé Jakob Tanner en 2015. Il a été formé à l'école de Hans-Ulrich Jost à l'Université de Lausanne. C'est le deuxième Vaudois à occuper un poste prestigieux d'historien dans la ville de Zwingli après Jean-François Bergier qui enseignait à l'Ecole polytechnique fédérale. Il considère d'ailleurs son rapport comme «une tentative de poursuivre le travail de la Commission

Bergier», vingt ans après la fin de ses travaux.

Le rapport

Les controverses récurrentes autour de la collection d'art réunie par Emil Bührle, un immigré allemand qui deviendra l'homme le plus riche de Suisse, ont incité la ville et le canton de Zurich à mandater en 2017 l'équipe de recherche dirigée par Matthieu Leimgruber pour une étude «permettant une discussion factuelle et transparente autour de la création de la collection Bührle et des conditions économiques nécessaires à sa constitution». L'historien récusé toute accusation d'avoir cédé à la censure de la Fondation Bührle. «Au final, j'ai rendu le texte que je voulais. Il n'a été ni visé ni révisé par les commanditaires.»

Lire également: [Les tableaux d'un collectionneur controversé à l'Hermitage](#)

Accéder à l'étude: [Kriegsgeschäfte, Kapital und Kunsthaus. Die Sammlung Emil Bührle im historischen Kontext](#)

Conférence: Matthieu Leimgruber donnera une conférence intitulée «[Exportations d'armes, richesse et impressionnisme. La collection Emil Bührle dans son contexte historique](#)» à la Société des arts de Genève le 11 novembre prochain à 18h45 au Palais de l'Athénée